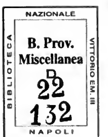
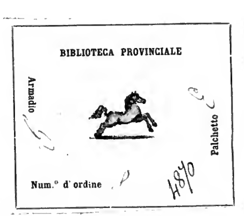
BRUGSCH

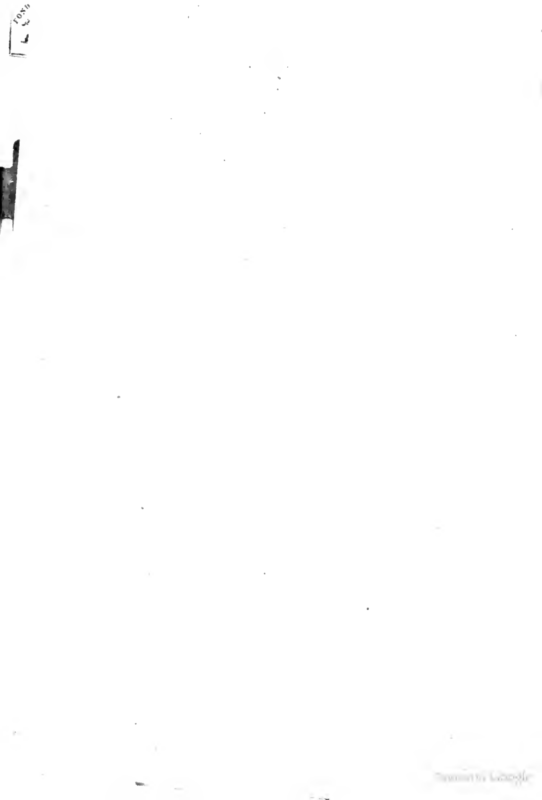
NOTICE RAISONNÉE

D'UN TRAITÉ MÉDICAL


PROVINCIA


NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
Miscellanea
D
22
132
VITTORIO EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
4870



NOTICE RAISONNÉE

D'UN TRAITÉ MÉDICAL

DATANT DU XIVME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

ET

CONTENU DANS UN PAPYRUS HIÉRATIQUE

DU MUSÉE ROYAL

(DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES)

DE BERLIN

PUBLIÉE

PAR

LE DR HENRI BRUGSCH

DE L'UNIVERSITÉ DE BERLIN

ACCOMPAGNÉE D'UNE PLANCHE COLORÉE



LEIPZIG

LIBRAIRIE J. C. HINRICHS

1863

PARIS LIBRAIRIE A. FRANCK

[redacted] SUCCESSEUR



AVERTISSEMENT.

La notice raisonnée à laquelle nous avons consacré les pages suivantes, n'a pour but que d'appeler l'attention des médecins et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la science thérapeutique, à l'existence d'un manuscrit égyptien contenant un traité sur diverses matières de la médecine et datant de la plus haute antiquité du monde. En donnant connaissance de ce précieux document nous espérons avoir une occasion qui, un jour, nous permettra de remplir la tâche difficile, mais infiniment intéressante d'étudier, d'analyser et de déterminer d'une manière complète le riche nombre des recettes et des remèdes dont les médecins égyptiens du quatorzième siècle avant notre ère faisaient usage pour guérir leurs malades. Il dépendra du jugement du public, à qui nous adressons cet appel, que nous soyons encouragé d'entreprendre ce pénible travail avec la collaboration d'un médecin versé dans la connaissance de la thérapeutique des anciens.

N'étant pas le dernier qui admire les immenses progrès que la science de la médecine a faits, surtout de nos jours, nous jugeons d'un intérêt tout particulier de remonter jusqu'à ses origines et d'y découvrir une source inconnue jusqu'à présent, qui, par son âge et par ses auteurs, méritera bien l'attention du monde savant.

Etudier l'histoire d'une science quelconque, c'est étudier le développement de l'esprit humain, tâche reconnue unanimement aussi digne de l'homme que, tout le zèle porté à l'Égyptologie mis à part, nous nous dispensons de tout excuse d'avoir voulu entretenir les médecins d'un manuscrit égyptien.

Berlin au mois de Janvier 1863.

H. B.

NOTICE RAISONNÉE SUR UN MANUSCRIT MÉDICAL

En 1853 nous avions publié dans un journal allemand (Allgemeine Monatschrift für Wissenschaft und Literatur, p. 44—56) un mémoire ayant trait aux connaissances de la médeçine chez les anciens Égyptiens. Le travail en question se fondait sur un manuscrit égyptien, conservé parmi les richesses du Musée Royal de Berlin, dont le sujet alors avait attiré notre attention et le fac-similé duquel nous venons de publier dans notre Recueil de Monuments égyptiens Pl. LXXXV—CVII.

Le manuscrit, un long rouleau de papyrus couvert de caractères hiératiques tracés tantôt à l'encre noire tantôt à l'encre rouge, est sorti des fouilles entreprises par Mr. Passalacqua, lors de son séjour en Égypte. L'heureux investigateur a décrit la découverte de ce précieux monument dans son Catalogue raisonné et historique (Paris, 1826, pag. 207, où il est numéroté 1558) de la manière suivante. „Il était renfermé soigneusement dans un vase de terre cuite avec le petit manuscrit 1559, de même hiératique, et portant une date et des cartouches. Ce vase fut découvert isolé dans les ruines, à une profondeur d'environ dix pieds, près des pyramides de Sakarah à Memphis.“

Nous ne doutons pas que ces deux manuscrits, mais notamment celui que nous avons publié sous le titre de papyrus médical, ne fît partie anciennement de la bibliothèque médicinale du temple de Memphis dont le fameux médecin grec Galène a fait mention, en parlant d'une panacée des Égyptiens (*πολυχρηστον φαρμακον*) appelée Isis (voy. son traité de compos. medic. sec. gen. lib. V. cap. 2). Pour prouver son assertion Galène rapporte un passage tiré d'un livre composé de Hérax, Cappadocien, sous le titre Narthék, et dont voici la teneur d'après la version latine de Zoëga:

„Ego vero apponam modo quae Heras Cappadox in libro cui titulus est Narthex (ναρθηξ), de illo memoriae prodidit. Haec ejus verba sunt: Medicamentum a nonnullis Epigoni dictum, ab aliis Isis, facit ad omne vulnus, — in summa ad quodvis bonum est.“ Puis Galène a ajouté: „Appellavit ipsum, uti et alii quidam, Hermonis hierogrammatei. Alibi proditum invenias, esse et hoc descriptum ex adytis templi Vulcani in Aegypto, quemadmodum illud quod ex dictamno constat. — Item quod ex dictamno emplastrum conficitur, Sacrum appellant, dicentes et hanc scripturam in Vulcani templo apud Memphin inventam esse. Meminerunt ejus omnes, — sufficit autem verba Herae de eo quoque adscripsisse, quae in hunc modum habent: „Sacrum ex Vulcani templum in Memphi, facit ad recentia cruenta — necat insuper animalcula suffitu.“

Ce passage démontre à l'évidence que le temple de Ptah, à Memphis, renfermait parmi ses trésors littéraires aussi des livres composés sur diverses matières de la médecine, ce qui devient d'autant plus probable que le culte du dieu Imhotp (Imouthès), fils de Ptah-Vulcain, était établi près de celui de son père à Memphis, et que ce dieu-là était regardé comme l'Esculap égyptien. Les livres médicinaux de Memphis furent indubitablement du nombre de ceux dont les médecins égyptiens, selon la loi égyptienne, devaient se servir comme guide dans le traitement de leurs malades. Sinon ils étaient jugés coupables d'avoir causé, par leur faute, la mort d'un homme traité différemment des préscrits sacrés. (Voy. là-dessus Diodore de Sic. livr. I. chap. 82.)

Le papyrus médical de Berlin, à en juger d'après l'écriture, remonte jusqu'au temps de la dix-neuvième ou de la vingtième dynastie. Et en effet le petit papyrus, que Mr. Passalacqua découvrit à côté, renfermé dans le vase de terre cuite, débute par une date du règne de Ramsès II, ce qui nous permet de reporter la rédaction du papyrus médical à l'époque de la dix-neuvième dynastie, c'est-à-dire au quatorzième siècle avant notre ère. Cependant nous avons prouvé, dans le mémoire allemand précité, que ce n'est pas la dernière limite à laquelle nous pouvons fixer l'origine du livre médical. Il y a, au milieu du long texte, un passage dont les paroles bien précises assurent un âge beaucoup plus ancien à une certaine partie du papyrus laquelle nous discuterons plus bas, et qui fait remonter la rédaction de cette portion en question aux époques des rois constructeurs des pyramides, c'est-à-dire aux temps les plus reculés de l'histoire, non seulement de l'Égypte, mais du monde.

Nous ne pouvons pas discuter ce curieux monument de la médecine ancienne, sans faire mention d'un travail de Mr. **Chabas** qui, dans ses dernières études égyptologiques intitulées **Mélanges** (Paris, 1862), a consacré un chapitre particulier, le cinquième, à l'examen du même papyrus. Nous savons que Mr. **Chabas**, qui nous honore de son amitié, n'a pas voulu ignorer le mémoire allemand que nous avions composé, il y a plus de neuf ans, au sujet de la médecine égyptienne et où se trouvent, avant les remarques sagacieuses de l'auteur des **Mélanges**, plusieurs points que Mr. **Chabas** a cru avoir établi le premier. Nous ne parlons de ce fait à nos lecteurs que pour dire que les résultats de nos études ce sont rencontrés heureusement de manière à prouver la justesse des traductions que nous avions proposées, en 1853, de quelques parties assez importantes du papyrus médical de Berlin.

Le manuscrit consiste en vingt pages, dont deux se trouvent au verso du papyrus. Quoique le commencement ainsique quelques lignes des dernières pages aient souffert (?) par le fréquent usage fait sans doute de la part de quelque médecin ou étudiant égyptien, néanmoins le reste est parfaitement bien conservé et n'offre, à l'exception de plusieurs groupes inconnus jusqu'à présent, aucune difficulté, ni pour l'analyse ni pour la traduction.

Tel que le manuscrit se présente à l'oeil du spectateur, on aperçoit d'abord une division en beaucoup de sections, de différentes étendues, qui débutent régulièrement par une sorte de titre tracé à l'encre rouge.*) Les mots du texte écrit à l'encre noire, sont interrompus le plus fréquemment et de groupe en groupe par des signes tracés à l'encre rouge dont la valeur numérique est incontestable.

Monsieur **Chabas**, dans son travail précité, est porté à présumer trois parties distinctes et nous ne pouvons qu'adopter son opinion. La première section comprend le texte, qui s'étend de la première page jusqu'à la fin de la quatorzième. Le titre général, qui se trouvait à une page précédente, a péri avec celle-là. La deuxième partie, parfaitement bien conservée et débutant par un titre et par une sorte d'introduction historique d'une grande importance (voy. plus bas pag. 13), se rapporte au texte qui est reproduit sur les pages à partir de la quinzième jusqu'à la dernière du

*) Voyez le specimen reproduit sur la planche adjointe qui donnera une idée de l'écriture aux deux encres.

recto. Les deux pages du verso traitent des sujets qui forment la troisième et dernière section du papyrus.

Le manuscrit dont la longueur est de 16 pieds, contient un grand nombre de recettes et de préscrits médicaux contre des maladies dont la nature est spécialisée à leur endroit par un titre placé en tête des remèdes. Ceux-ci présentent la même analogie et font reconnaître un système de formules bien précisées. Les noms des médicaments, appartenant pour la plupart au règne animal et végétal, se suivent l'un après l'autre, et chacun, à peu d'exception près, accompagné des signes numériques qui servent à indiquer les quantités à prendre du médicament en question.

Les recettes, selon la différence de leur emploi, portent différentes dénominations. Le nom le plus usité pour désigner généralement la recette paraît avoir été rourou ou loulou, mot qui se retrouve en copte sous les formes ⲗⲉⲗⲉ, ⲗⲉⲗⲟ, ⲗⲉⲗⲉⲩ, avec la signification des verbes latins ungere, obducere. D'autres noms désignent plus spécialement la manière dont le malade devait se servir du remède prescrit tel que les onctions, les clystères, les vomitifs etc.

Quant aux signes numériques qu'on a ajoutés à chaque médicament et dont Mr. Chabas n'a pas tenu compte dans son mémoire sur la médecine des anciens égyptiens, ils représentent une double manière de leur notation squ'il era bon de connaître. A la seule exception de trois, dont voici les figures $\dot{\times}$, +*), ++, les signes numériques du papyrus ne diffèrent nullement des chiffres usités dans le système hiératique. Mais il faut bien observer que les uns, désignant le poids et précédant toujours les véritables chiffres, sont munis d'un point ou d'un petit cercle. Nous avons indiqué les dernières par les chiffres romains en leur ajoutant le signe ° en haut. Ils présentent la série suivante: I (à ce chiffre le point ° manque le plus souvent), V°, VI°, VIII°, X°, L°, LX°, DCC° et se combinent avec des chiffres hiératiques qui les suivent. C'est ainsi qu'on trouve 6 X°, 5 VI°, 4 LX°, etc. Les signes que nous avons fait connaître plus haut comme n'appartenant pas au système numérique de l'écriture hiératique, n'ont pas été dé-

*) Dans notre mémoire allemand (p. 53) nous avions cru devoir distinguer le signe + d'un autre que voici +, un nouvel examen du papyrus médical nous a prouvé cependant que cette distinction établie par nous n'existe pas, le signe + ne présentant qu'une forme mal tracée du caractère +.

terminés par des recherches savantes. Cependant nous pouvons assurer de nouveau, en nous fondant sur des études decomptes hiératiques, que le signe + représente un certain poids (Champollion lui a assigné la valeur de la drachme), tandisque $\overset{\circ}{\times}$ remplit le rôle d'un nombre fractionnaire.

L'étude du papyrus médical présente des difficultés par la simple raison que la plupart des noms désignant les médicaments ont péri ou changé de formes ou ne se retrouvent plus dans la langue copte. Néanmoins plus que jamais les signes appelés déterminatifs accompagnant les groupes écrits à l'aide de phonétiques, nous permettent de préciser généralement la nature de chaque médicament. A en juger d'après la présence des déterminatifs, parmi les médicaments cités il y a une cinquantaine d'herbes, neuf espèces de différents arbres (parmi ceux-ci: áś le cèdre, — ouàr, en copte ⲟⲩⲁⲣⲟ, cyperus, — nehâ.t, en copte ⲛⲟⲩϩⲉ, ficus sycomorus), à peu près vingt-cinq espèces de médicaments ayant la forme de corps arrondis (parmi ceux-ci ḣmâou, en copte ϩⲙⲟⲩ, le sel, et ḣesmen, en copte ϩⲟⲥⲙ, le nitre), une quinzaine, déterminés par le signe pour toute sorte de pain ou de comestible en général. Les liquides déterminés par un vase ou par les trois lignes ondulées comptent vingt-cinq espèces. On y distingue le vin, la bière, le vinaigre, le miel, l'huile, le lait (de femme, de vache et de chèvre) et l'urine d'un homme ou d'une femme etc. Les excréments de différents animaux jouent un grand rôle. On en reconnaît très-distinctement: l'excrément d'âne, de chat, de lion, d'oie, de crocodile etc. Outre cela les anciens médecins égyptiens profitaient non seulement de plusieurs parties des corps animaux, tels que du sang, de la viande crue, de la graisse, de la corne etc., mais aussi ils prescrivaient l'emploi d'un animal entier, comme p. ex. d'un lézard (ḣontâsou, en copte ⲁⲛⲑⲟⲩⲥ, la certa), du poisson rouou.t etc.

La première partie du traité médical, comme nous l'avons remarqué plus haut, manque de titre. La première page (pl. LXXXV de la publication du facsimilé) contient la suite d'une recette à laquelle se joignent d'autres prescriptions censées également efficaces et précédée chacune du mot kâ.t „autre“ (recette). D'après les expressions du texte, contenu dans les deux premières lignes, on devait boire les médicaments prescrits. Lign. 3—4 il y est mention d'un titre ayant trait à la guérison d'une maladie appelé ḣoft, c'est-à-dire le ver. Le texte égyptien s'énonce de la manière suivante: kâ.t nt smâou ḣoft m chot „Autre (recette) pour couper le ver au ventre.“ J'ignore quelle est cette maladie que le médecin a désigné par le ver, peut-être qu'il s'agit de l'expul-

sion des vers. La prescription recommande: „lait de l'arbre chebcheb L° — cuire, raffraîchir, boire.“ Suit alors (lign. 4) „Autre recette pour couper le ver.“ L'auteur du traité continue de donner plusieurs prescriptions ayant le même but, mais différentes par la composition de leurs médicaments. L'écriture du reste de la page est effacée, comme nous l'avons déjà remarqué, de sorte qu'il est impossible de n'en indiquer que les titres généraux.

Pag. 2. Cette page, après quelques groupes appartenant encore aux prescriptions de la page précédente, débute par une recette dont voici la teneur: „Recette pour guérir les enflures (bousj.t, en copte ⲟⲩⲓⲥⲓ, in„tumescere) aux seins et à toutes les (autres) parties du corps.“ Suivent après trois recettes jugées efficaces pour chasser ce mal. La première consistant en plusieurs sortes de blé dont on devait prendre une „pincée“, comme Mr. Chabas traduit le groupe exprimant en effet quelque chose de pareil, contient entre autre „du nitre qui se produit lui-même (suit la mention d'une sorte de) blé, après quoi on a ajouté „piler, en faire une seule masse, l'appliquer.“ On devait se servir des deux autres recettes de la même manière. Lign. 3. une nouvelle recette est désignée comme „recette pour la poitrine souffrante.“ En voici les médicaments à employer „graisse „(onded, en copte ⲱⲧ) bovine, excrément de l'oiseau Tef, chennou, en „faire une seule masse, oindre la poitrine avec.“ Suit une recette regardant la même maladie. On dit „Recette à faire, la poitrine étant souffrante.“ C'est encore une onction dont on indique, dans les formules qui suivent, la composition des médicaments. Vers la fin de la cinquième ligne il y a une „Recette à employer après avoir coupé le ver.“ Le ver désigne ici, et peu de groupe auparavant, indubitablement la douleur lente de la maladie. Ce qui suit nomme les médicaments composant la nouvelle onction à appliquer. Le reste de la page est tellement abîmé par les doigts des propriétaires du papyrus qu'il n'est possible de reconnaître qu'à la 7ème ligne l'indication d'une maladie pour la guérison de laquelle on a indiqué plusieurs recettes, separées l'une de l'autre par le mot kå.t „autrement“ ou „autre (recette).

Pag. 3, lign. 1—4, suite des recettes de la page précédente. Ce sont encore des cataplasmes qu'on devait appliquer à la personne. Parmi les ingrédients dont se composaient les cataplasmes, on cite à deux reprises ĥontâsou, en copte ϩⲛⲑⲟⲩⲥ stellia, lacerta. Une fois on nomme ĥontâsou pouĥod (en copte ⲡⲱϩⲥ lacerare): „lézard mis en pièce“, l'autre fois, on prescrit l'emploi „d'un lézard dont le ventre est rempli de seft et entouré de sel du nord (ĥmâou meĥ).“ On prescrit à la fin

„l'appliquer à la tête ainsi qu'à toutes les autres parties malades et souffrantes du corps." — Lign. 5. „Recette pour guérir la maladie de serj." La nature de cette maladie n'est pas claire. D'après le déterminatif, elle devait produire de l'humidité; en copte ειρ signifie macula. En voici la recette: „le vase (? smâj-onth, en copte ϭⲁⲙⲁⲟⲉ vas, cadus) de boeuf, du miel, donner à manger à la personne le soir." Mr. Chabas a traduit quatre fois au lieu du soir. J'ai exposé dans mon mémoire: Nouvelles recherches sur la division de l'année des anciens Égyptiens pag. 48 (note) les raisons qui m'ont induit à cette traduction qui, une fois de plus, est parfaitement adaptée à des prescriptions médicales. Suit après une nouvelle: „Recette pour guérir la maladie serj chez un enfant." Les médicaments du remède se composent d'une certaine sorte de blé qu'on devait sécher (cette action est indiquée par le soleil rayonnant sou, en copte ϣⲟⲩⲟⲩ exsiccare), puis cuire et mettre dans un hin (hâunou, mesure pour des liquides comme le litre) de lait pour donner la boisson „au petit." Suit alors une „autre recette pour guérir la maladie appelée serj" composée „du liquide semâj, de roupounen, qu'on devait tremper dans du miel „et donner à manger à la personne le soir." Trois autres recettes de différentes compositions accompagnées de la mention numérique des quantités à prendre, s'y joignent aux lignes 7 et 8. Vers la fin de la huitième, on rencontre un texte écrit à l'encre rouge et dont voici la teneur: „Autre [recette] pour guérir (littéralement pour repousser) les ouchet." Les ouchet, au pluriel, signifient d'après l'observation de Mr. Chabas (Mélanges, pag. 59) une inflammation intestinale, avec sentiment de pesanteur, de dureté et de ténesme, et l'engorgement des articulations. Je ne connais pas de mot copte qui puisse nous aider à préciser la nature de la maladie désignée par ouchet, qui joue un rôle bien important dans toute une section de notre papyrus médical. Après avoir énuméré la liste de treize médicaments qui composaient la recette, le texte continue à la 11ème ligne: „Autre [recette] pour guérir le serj." L'auteur du traité revient donc à la maladie de serj qui jusqu'ici avait occupé son attention. A la dernière ligne une nouvelle recette contre ce mal est indiquée par les mots „Autre „bonne [recette] contre la maladie de serj." La recette est composée de quatre médicaments qu'on devait faire manger le soir à la personne attaquée par le mal, ce qui de même se trouve prescrit pour la recette précédant immédiatement. A la fin de la dernière ligne il 'y a „Autre [recette] pour (guérir?) —

(Pag. 4. lign. 1.) „la personne attaquée par le serj.“ Deux liqueurs, dont une du lait, devaient être réunies pour les donner „à boire à l'homme ou à la femme, le soir.“ Suivent après cinq „autres“ recettes pour la même maladie. Au milieu de la 4me ligne trois recettes pour guérir le serj sont précédées par le titre: „Autre recette pour guérir le serj.“ Dans la troisième recette il y a, au milieu de la 7me ligne, la remarque quant à la maladie nommée „si elle se trouve dans la bouche de la personne.“ Il est donc probable que le serj désigne des inflammations parvenues à la suppuration. Ligne 8 débute, de nouveau, par une „autre bonne [recette] du serj.“ Deux médicaments (smâj et roupounen) devaient „être dissous dans du miel et donnés à avaler à la personne, le soir.“

Les recettes pour guérir la maladie appelée serj cèdent la place dès à présent à des prescriptions contre une série d'autres maladies sans doute de semblable nature. A la fin de la huitième ligne ainsiqu'au commencement de la deuxième on dit: „Recette pour guérir les sti aux deux „tempes.“ La recette, assez compliquée, indique un décocté „à prendre chaud, le soir.“ D'après la racine verbale le mot sti doit signifier une maladie quelconque qui s'élance dehors, une inflammation subite ou quelque chose de pareil. Deux autres recettes, à employer sous la forme d'un cataplasme, ayant un titre commun et qui regardent sans doute la même maladie, sont proposées aux lignes 11 et 12. La fin de la dernière ligne renferme un titre qui se rapporte à une recette de la page suivante et que voici: „Autre recette qui est bonne pour calmer le vaisseau.“ L'expression que je rends par vaisseau dans ma traduction, se nomme en égyptien motou. Sans en connaître la valeur phonétique que nous allons discuter dans un mémoire particulier et qui s'est conservé en copte sous la forme ⲙⲟⲩⲧ ἁφὴ, vinculum, junctura, nervus, Mr. Chabas, induit par de simples comparaisons de différents textes, dans ses Mélanges égyptol. pag. 64 en a proposé la traduction vaisseaux qui est parfaitement d'accord avec notre version fournie par le copte. Pour ces vaisseaux nous renvoyons le lecteur à une remarque à la 14me page du papyrus. Après la recette prescrivant les médicaments pour un cataplasme à appliquer le soir, la fin de la première ligne et le commencement de la suivante (Pag. 5) contiennent un texte dont voici la version: „Recette pour couper le [mot détruit] ou „le chonsou et toute sorte de bosou qui se trouvent à la personne.“ Chonsou me paraît être le mot copte ϣⲛⲟϣ putredo, foetor, cruor; ϧⲁϣⲓ, désignant en copte un cadavre, n'est peut-être qu'un dérivé de la forme

antique bosou qui primitivement aurait pu exprimer toute sorte de chose pourrie, purulente. Nous ne sommes pas en état de donner d'autres renseignements pour le sens de ces mots antiques qui sans doute se rapportaient à diverses sortes d'ulcères. Les médicaments nommés plus tard devaient être employés sous la forme d'un cataplasme. „Après l'avoir appliqué, frotter la personne avec de l'huile dans laquelle on a râpé abounou. Après cela embaumer d'huile et de miel, c'est [un remède] bien calmant“ — poursuit le texte jusqu'au commencement de la quatrième ligne. Vient après une „recette pour guérir (hâou = expellere) les enflures: „Plante ànch-am I, sel I, miel I, broyer ensemble, l'appliquer.“ Une autre recette après celle-là se compose de neuf ingrédients formant encore un cataplasme. A une nouvelle maladie appelée ḥmâou (en copte ϩⲙⲟⲙ, signifie la chaleur et la fièvre) l'auteur du papyrus a consacré une prescription pour une recette composée de six médicaments qu'on devait broyer ensemble. C'est encore un cataplasme. La même maladie, sans doute une inflammation de nature de l'érysipèle, est nommée dans le texte qui suit et que voici: „Autre recette pour guérir la maladie ḥmâou au ventre.“ Suivent les noms de trois médicaments à prendre, chacun accompagné du chiffre VIII°, le dernier, ḥâq-doux, de L°+. L'auteur continue: „Autre [recette] pour guérir l'ulcère (sech, en copte ⲥⲁϣ).“ Suit la prescription pour un cataplasme. J'ignore le sens précis d'une longue recette qui vient après; parmi les groupes hiératiques je distingue cependant assez clairement les mots der nâ-hâzâ.ou „guérison des fièvres“ (en copte ϩⲁⲭ febris acuta). Pour guérir cette maladie on a proposé huit recettes de différentes compositions. Ce sont des frictions qu'on devait appliquer à la personne souffrante. Parmi les médicaments, on reconnait entre autre urina vulvae (pag. 6. lign. 1 et 7) et les excréments d'âne.

Suit alors, pag. 6. lign. 6, une „Friction pour guérir la maladie divine mortifère.“ Je n'ai pas besoin de rappeler les passages des auteurs classiques qui parlent de cette maladie (p. ex. Herodote hist. lib. III. c. 80). On devait appliquer à la personne atteinte une friction composée du bois chet, de bes-our, de la pierre sopd et de la graisse de chèvre (lign. 6 — 7). Une nouvelle friction est prescrite à la ligne suivante. Viennent alors quatre recettes pour guérir divers membres du corps atteints par la maladie, tels que la tête, les bras, l'oreille. Parmi les médicaments, on distingue l'eau d'un renard, les excréments d'un vautour, d'une chèvre sauvage et d'un oiseau d'espèce inconnue, la corne de cerf etc.

Pag. 7. Lign. 1. „Friction pour guérir [le mot qui désigne la maladie, est illisible].“ Suit la recette. Après, „Friction pour guérir toute sorte de „mal provoqué par les ouchet. Lign. 2. „Friction de 12 neĥpou (mesure) composée de . . .“ suit la composition. Lign. 4. „Friction pour empêcher „que la maladie atteigne la figure.“ Lign. 5. „Recette pour oindre l'estomac „de celui qui porte le couteau.“ La dernière phrase contient une expression bien égyptienne qui se retrouve ailleurs, mais dont nous ignorons le véritable sens. Lign. 6: „Recette pour guérir les zânârojt rongeants.“ Le nom égyptien de la maladie s'est conservé en copte sous les formes ⲌⲚⲚⲢⲒ et ⲌⲚⲢⲒ, avec la signfication de siliquae, glandes. La recette a trait à une friction, de même que la suivante (Lign. 7): „Autre [recette regardant] „celui qui porte le couteau.“ Suit après une „onction pour guérir la brû- „lûre.“ Ce sont neuf recettes de différentes compositions où le miel joue un rôle principal. Entre autre, on devait cuire un lézard (ĥontâsou) dans du miel et en faire l'onctiou.

Pag. 8. lign. 1 suiv. Les dix recettes qui suivent, se rapporteut au même titre: „Autre gâs (en copte ϬⲰⲤ compingi, coagulari) pour guérir la „maladie divine mortifère.“ Ce sont continuellement des onctions à appliquer à la personne atteinte. A la 8me ligne on rencontre une nouvelle onction (msou), aux lignes suivantes trois gâs pour différents états d'une maladie dont il n'est pas permis de déterminer exactement la nature. Le dernier gâs, friction, se compose de l'herbe aśd, (Pag. 9, lign. 1:) du bois khet, du miel, du liquide smâj et du lait. Après avoir fait connaître les médicaments précités le texte coutinue: „donner à boire à la personne, appli- „quer l'emplâtre, au lit. Quand on aura oint toute partie souffrante, elle „guérira aussitôt.“ Suit: „autre gâs: liq. abora I, herb. poupou I, herb. „ṭàâ I, miel I, chen 4 LX°, résine 5 VI°, mêler ensemble, en oindre la „personne. Autre gâs: herb. poupou, huile, liq. mâstou, mêler ensemble, „en oindre la personne.“ Suit une „autre“ recette, de même une onction et après, lign. 4, deux recettes regardant l'une, la composition d'un émétique (qàou), et l'autre celle d'un laxatif. A la lign. 6 on lit: „Onction pour „guérir le mal appelé nesj.“ Parmi les médicaments à employer de la première des quatre recettes, on cite urina vulvae. La deuxième ne prescrit qu'une boisson se composant de sang „vivant“ et de vin. Lign. 9 on continue: „Recette pour guérir la maladie sepou-n-âââ au ventre.“ La prescription regarde la composition d'une médecine liquide et embrasse trois recettes. La dernière, qu'on devait faire boire à la personne, est recommandée tout

spécialement comme le véritable remède pour guérir les ouchet (voy. Pag. 10. lign. 1). Lign. 2. vers la fin, on a fait précéder une préparation liquide à boire le soir, par le titre „recette pour rétablir(?) l'estomac comme il faut.“ Suit, lign. 3me, une recette pour guérir une maladie ååou n-ṙå dont j'ignore la nature, si ce n'est pas la maladie ⲓⲱⲟⲩ tumor des livres coptes. Pour la guérir l'auteur du manuscrit a prescrit deux breuvages à prendre le soir. Lign. 5me et suiv. nous informe d'une „recette pour guérir les di-„verses espèces des ouchet à la tête et à tous les autres membres [du corps].“ C'est une mixture à prendre le soir. La mention du même mal se répète dans le titre de la longue recette à la 7me ligne: „Autre [recette] pour guérir „les diverses espèces des ouchet aux jambes.“ Le malade devait boire chaud la mixtion prescrite, „après l'avoir fait boire qu'on le fasse faire l'es-„saie de marcher. Cela ira.“ Vient après, à la 9me ligne, une nouvelle prescription se rapportant encore à la guérison de ladite maladie.. En voici la teneur: „Autre [prescription] à faire après. C'est une recette pour(?) „une onction.“ Vers la fin, on prescrit de couper les ouchet aux jambes avec un couteau de bois de cyprès. Suit (lign. 10) „une recette pour calmer „le vaisseau des aounes.t et pour chasser les šeft“ (cf. en copte ϣⲁϥⲉ tumescere). On prescrit la recette sous la forme d'un cataplasme. Nous ignorons la partie du corps humain appelée dans notre passage aounes.t et qui se retrouve à la ligu. 11 dans le titre: „Autre [recette] „pour guérir le mal de la aounes.t.“ Pour la guérir on recommande deux cataplasmes. L'un se compose de: „bile de veau et bile du poisson aoun,“ l'autre „du membre(!) d'un âne pilé dans de l'huile.“

Pag. 11, lign. I. „Recette pour guérir la tumeur (šeft) aux jambes.“ Suivent onze prescriptions pour des cataplasmes à appliquer. A la lign. 5me un nouveau titre: „Recette pour guérir les sti (voy. pag. 108, M^{r}. Chabas traduit le mot par élancement) au ventre et à tous les autres membres.“ Après avoir cité deux prescriptions l'auteur continue, à la 7me ligne, de la manière suivante: „Recette pour faire tomber tous les sti qui s'étaient ré-„percutés (chetchet, aller retrograde, rentrer) dans la chaire de la per-„sonne.“ En quatre lignes la nature de la recette, „une boisson à prendre „le soir,“ est exposée longuement. Suit à la 11me ligne: „Recette pour „guérir les sti permanents*) en hiver et en été dans tous les membres.“

*) La traduction douloureux que M^{r}. Chabas propose pour le mot égyptien men, ne me parait pas suffisante. Men est en copte ⲙⲏⲛ permanens, perennis.

C'est donc une maladie chronique dont il s'agit à cet endroit. Lign. 12 se termine par: „Recette pour guérir les sti permanents [Pag. 12, lign. 1:] „dans tous les membres en hiver.“ Suivent les médicaments prescrits dont on devait se servir sous forme d'un cataplasme. A la 2me ligne l'auteur du traité médical poursuit: „Recette pour guérir les sti dans leur perma- „nence sur le côté droit ou gauche de la poitrine.“ Les médicaments de chet (bois) et de aḣet(?) constituent un cataplasme qu'on devait appliquer à la personne le soir. Lign. 3: „Recette pour couper le sti au fondement.“ On propose cinq recettes („à manger au premier sepou du jour“ ou au grand matin) pour guérir cette maladie qui, sans doute, comprend les tumeurs hémorrhoïdales. Lign. 6 continue „Recette pour guérir tout autre mal qui „est au ventre.“ La composition de huit médicaments devait être mangée au grand matin. Suit à la 8me ligne une „recette pour guérir l'infirmité „(ϣⲱⲛⲉ) au ventre pour qu'elle ne revienne pas“ (breuvage composé de quatre médicaments), à la 9me l.: „Autre [recette] qui guérit du sang au „ventre“ (très-efficace!), puis, à la 10me: „Autre [recette] qui guérit du sang conduit jusqu'à l'ouverture du fondement.“ C'est un cataplasme à appliquer à la partie gauche de ladite partie du corps humain. En outre la personne atteinte par ce mal devait manger une composition de quatre ingrédients, le soir, si chaud que possible. Vient après une remarque thérapeutique qui termine la deuxième page et se continue jusqu'à la

Page 13. En voici la traduction. „C'est inconnu comme on peut guérir „les nombreuses espèces des ouchet aux membres.“ Suit alors la recette panacée que l'auteur du traité médical propose de sa part. A partir de la 3me ligne on rencontre un passage très-curieux ayant trait à la diagnose d'une maladie. Mr. Chabas, qui dans son livre Mélanges etc. pag. 60 n'a pas oublié d'examiner cette partie du papyrus, en a proposé la traduction suivante dont je ne trouve à faire que des changements très-légers. „Son ventre est pesant, la bouche de son coeur (os ventriculi) est ma- „lade, son coeur (estomac) est brûlant . . . .*), ses habits sont lourds „sur lui, beaucoup d'habits ne le rechauffent pas; il a soif la nuit; le goût „de son coeur est perverti comme un homme qui a mangé des figues de „sycomore; ses chairs sont amorties comme un homme qui se trouve mal; „s'il va au siège, son ventre refuse de s'exonérer. Prononce sur lui:

---

*) Je compare le mot chonsou que Mr. Chabas a omis et indiqué par . . . . . ans sa traduction, au mot copte ϣⲉⲛⲉ subito, repente, continuo.

„. . . . . il y a un nid d'inflammation dans son ventre, le goût de son coeur „est malade . . .; s'il se lève, il est comme un homme qu'on empêche (de „marcher*))." — Suivent trois recettes destinées à guérir le mal de la personne atteinte. La 11me ligne continue: „Recette qui guérit celui dont le „ventre est rempli de pesanteur." On prescrit au malade „le bon curatif „qui guérit les ouchet (Pag. 14. lign. 1) au ventre et le . . . . . des ouchet." Suit une longue liste d'ingrédients composant le breuvage à boire par le malade le soir. Une forme particulière de la même maladie, comme il paraît, est traitée dans les lignes suivantes. Pour la guérir le médecin égyptien propose de nouveau de „faire le bon curatif qui coupe les ouchet au ventre." Suivent après trois différentes recettes. La première est un breuvage à prendre le soir, la seconde un clystère, la troisième encore un „breuvage à prendre chaud par la personne soumise „à ce mal." Déjà longtemps avant le travail de Mr. Chabas j'ai prouvé que l'expression outhou pouhou, ou -em pouhou, en égyptien signifie le clystère. Les anciens auteurs en parlant des habitudes des Égyptiens contemporains avec eux, n'ont pas oublié la remarque que le peuple en Égypte avait la coutume de prendre périodiquement des vomitifs, des purgatifs et des clystères pour préserver la santécontre les attaques des maladies.

Les dernières recettes qui se lisent sur le reste de la 14me page, sont consacrées aux maladies provoquées par les ouchet.

La deuxième section de notre papyrus, de laquelle nous avons parlé plus haut, commence à la 15me page. Déjà dans mon travail allemand de 1853 j'avais relevé l'importance de la préface historique dont l'auteur égyptien du papyrus médical avait fait précéder cette section. En voici la traduction des quatre premières lignes:

„Commencement du traité concernant la guérison des ouchet. Il fut „découvert, en écriture antique, dans un coffre sous la forme d'un rouleau „sous les pieds d'un Anoubis dans la ville de Sechem (Létopolis, voy. „notre Géographie de l'Égypte, vol. I. pag. 243) au temps de la Sainteté du „roi Zâzâti (ou peut-être à lire Ded), le justifié. Après sa mort il passa „à la Sainteté du roi Send, le justifié, à cause de son importance (mench, „littéralement: bienfait). Voici qu'on le fit rentrer aux pieds [de la statue

*) Plutôt „qui est infirme" (cheper-ef en em śen, śen = ϣⲱⲛⲉ en copte infirmum esse, aegrotare).

„d'Anoubis], où il fut enfermé par l'hiérogrammate et le savant chef des „médecins Neterĥotpou . . Ce livre étant réuni à . . . . . ., il (le mé- „decin) lui consacra des offrandes en pains, en liquides et en parfums à „brûler au nom de la déesse Isis, du dieu Horus de la ville de Cherťj, „et des dieux Chonsou et Thot-[surnommé] am-chrod."

Ce passage fait remonter l'origine de la partie en question jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire égyptienne, le roi Send ainsique son prédécesseur appartenant à la troisième et à la seconde dynastie du canon des rois égyptiens. D'après le témoignage de Manéthon, comme Mr. Chabas l'a remarqué avec justesse, le roi Athothis, fils et successeur du premier roi égyptien Ménès, se distingua par ses connaissances en médecine et on le disait avoir composé des ouvrages sur l'anatomie. Les rois cités dans le passage nommé du papyrus ne sont pas loin de cette époque, de sorte que l'âge de cette section est le plus respectable qu'on puisse s'imaginer.

Après cette notice historique vient la copie de l'ancien rouleau découvert à Létopolis et contenant, comme on va le voir, des prescrits regardant la guérison des ouchet.

„L'aspect (smto, en copte ⲥⲙⲟⲧ figura, aspectus etc.) d'un homme „qu'un mal quelconque a atteint: Sa tête a 32 vaisseaux qui amènent des „souffles à son intérieur pour qu'ils communiquent les souffles à toutes les „parties [du corps]. Il est deux vaisseaux aux seins qui conduisent la cha- „leur tâou(?) au fondement. Faire pour eux la recette que voici (suivent des médicaments constituant une mixture) „à boire par la personne, le soir. „Il est deux vaisseaux aux jambes. S'il est malade aux jambes, en toute „direction, souffrant de langueur, c'est que le vaisseau constitué (tešâu, „en copte ⲧⲁϣⲟ) aux jambes a pris un mal. Fais-lui la recette suivante: „[suit la recette composée de plusieurs médicaments à appliquer] le soir. Il „est deux vaisseaux aux bras. S'il est malade aux bras et les sti (Mr. „Chabas: élancements) se montrent aux doigts, tu sauras qu'il s'agit des „sti. Fais-lui pour recette un purgatif [suit sa composition]. Après la „remède, à lui faire sous forme de cataplasme à appliquer" (Pag. 16) „aux doigts: herb. boded dans liq. ser. En même temps c'est calmant „son bras, le soir. Il est deux vaisseaux de l'occiput*), deux de sinciput, „deux à la partie postérieure du cou (chech, en copte ϧⲉϧ cervix), „deux des paupières, deux des narines, deux de l'oreille droite, par lesquels

*) J'adopte en ceci la traduction proposée par Mr. Chabas.

„entrent les souffles de la vie. Il est deux de l'oreille gauche, les souffles „entrent par eux."

Après quelques mots qui m'offrent, pour le sens, plusieurs difficultés, on poursuit: „S'il y a un mal au fondement, on l'attribue à la selle, [mais] „figurez-vous que son origine est le vaisseau des jambes, jusqu'à la mort. „On fait pour remède le remède du . .·. médecin Neterhotpou: la pre-„mière fois: lait de vache + 8, versez-le dans un pot. L'ayant chauffé „d'abord, et puis l'ayant bouilli, qu'on le délaie dans liq. pâour, qu'on „passe au linge, ajoutez du miel ×, boire le soir. A faire après cela: lait „de chèvre chauffé + 4, miel ×°, à employer de même. A ajouter encore: „mâhout d'huile 8 +, rosouj de lait humain 8 +, clystère, [la personne] „étant couchée, à l'aube du jour. A faire après: arb. bâq ×°, miel ×°, „liq. hesaou de liq. nâwâj +3, sel du nord ×° 6, clystère le soir. A „faire après: miel VIII +, bâq infus. VIII +, liq. hesaou de liq nâwâj L°, „liq. hâq doux +, sel du nord VIII°, clystère le soir. A faire après: arb. „bâq infus. VIII +, liq. hâq doux L° +, sel du nord VIII°, clystère le „soir. A faire après:

(Pag. 17) „miel VIII+, liq. bâq ×°, liq. hâq deux ++, clystère „le soir. Recette pour guérir les ouchet au ventre, si . . . . . . les ouchet „l'ouverture du fondement. Miel ×°, arb. bâq VIII°, liq. hâq doux, clys-„tère le soir. (. . . . .) miel +, liq. bâq +, hesâou L°, sel du nord „X° 6, clystère le soir. A lui faire comme remède après que les autres „ont refusé: (vient encore une composition pour un clystère. Après:) „Re-„cette pour une personne dont la selle est du sang: miel VIII +, bâq in-„fus. ×°, hâq doux ++, clystère le soir. A faire à la personne quand il „y a du mal dans l'urine: bâq infus. ×°, sel du nord X° 6, liq. hesâou „L° +, injection le soir. Recette pour une personne quand l'os est malade: „lait humain +, bâq +, huile L° +, sel du nord X° 6, hesâou L°, clystère „le soir. Recette pour couper les ouchet: bâq infus. VIII°, miel VIII°, „ân(?) du chêne VIII°, ân de la sycamine VIII°, arb. chet VIII°,

(Pag. 18) „liq. hâq doux L° +, clystère le soir. Recette qui [re-„garde] la douleur rheumatismale aux jambes: miel ×°, liq. bâq infus. „VIII° +, sel du nord VI° 5, clystère le soir. Recette qui guérit les ouchet „au ventre: bâq ×°, liq. hesâou + VIII +, clystère le soir. A faire si „l'urine a du mal: miel VIII°, liq. bâk infus. ×°, mâhout de miel VIII°, „sel du nord ×° 6, liq. hesâou L°, clystère le soir." Nous croyons que ces échantillons suffiront pour démontrer la manière dont l'auteur du

traité médical fait les prescrits thérapeutiques. A la 4me ligne de cette page, il parle d'un excellent remède pour une mauvaise maladie qu'il appele chatj (ϩⲉϯ fluentum). C'est encore un clystère comme toutes les recettes qui suivent. Lign. 6 on rencontre: une autre [recette] pour toute sorte de „mal de l'os". Lign. 7 il parle d'un remède contre une maladie du vaisseau qui empêche le libre mouvement, si j'ai bien compris le sens du texte. Il fait connaître pour la guérison cinq différents remèdes.

Pag. 19. lign. 2. „Bonne recette pour purger", suivent quatre prescrits. Lign. 5 suiv.: „Recette qui guérit le „ṡpoun (la rougeur) de l'urine." Lign. 7 est mentionné la composition d'une mixture à boire par la personne. Le texte à partir de la lign. 11 regarde la composition des deux remèdes appelés „l'huile rouge", c'était un breuvage à prendre le soir par la personne.

Pag. 20. lign. 5. On y parle „d'une recette à faire pour guérir les „ouchet ...... (le membre) en sang." Suivent deux recettes avec la remarque finale: „à boire le soir." En prenant les breuvages, on devait prononcer des paroles que l'auteur du traité fait connaître à la lign. 9 et suiv. Dès à présent il passe au mystérieux, cette page ainsi que celle qui suit (21) ne contenant que des invocations adressées à Isis et à d'autres divinités de la théologie égyptienne.

C'est à Mr. Chabas d'avoir reconnu le premier la nature et le sens des textes qui se voient sur les deux pages du verso de notre papyrus. Le sujet en est bien différent de celui que le papyrus nous a fait connaître jusqu'ici.

Le titre par lequel la première page du verso (Planche CVI du Recueil) débute, est bien effacé, cependant il est permis de reconnaître parmi les signes et groupes hiératiques conservés, les mots finals: er àouro „pour „concevoir." Le petit texte écrit à l'encre noire, qui occupe le reste de la première ligne, est difficile à lire. Quoique Mr. Chabas en ait proposé une traduction partielle, j'hésite d'adopter sa version vu que le texte du papyrus me paraît contenir un autre sens que celui qu'il lui suppose. Un nouveau titre suit le texte précédent. On en peut distinguer les mots: „faire à elle la recette (de la conception?) huile +, herb. mâ +, „ḣâq doux +, prendre chaud le matin et le soir." Pour la dernière portion de ma traduction, que Mr. Chabas rend par quatre matins, je renvoie le lecteur à ma remarque pag. 7. A la 3me ligne une nouvelle recette. Ainsi que l'auteur des Mélanges l'assure, on ne reconnaît du titre que le mot mesou, enfanter, mais le texte à qui se rapporte le titre en question, est assez clair pour faire voir qu'il s'agit d'un moyen de distinguer si une femme

est enceinte ou non. „Herb. Boudodou-kâ, y dit on, enfermée (?) dans „le lait d'une femme qui a accouché d'un enfant mâle. Faire manger cela „à la femme; si elle vomit, elle enfantera; si elle a des borborygmes, elle „n'enfantera jamais“ (comp. Mélanges pag. 69 ff.).

Lign. 5. Même recette, avec la seule différence qu'on en devait faire une injection à la kâ(?) de la femme.

A la 7me ligne commence un texte qui s'occupe encore des moyens à reconnaître si une femme enfantera ou non. En voici le titre: „Recette. „Épreuve qu'une femme n'enfantera pas.“ Mr. Chabas traduit la portion importante du texte qui s'y rapporte, de cette façon: „Si elle rend des urines „sales ou troubles ou sédimenteuses, elle enfantera. Si cela n'arrive pas, „elle n'enfantera pas . . . . .“ (voy. pag. 69 .Mélanges).

Lign. 9. „Autre épreuve. La faire coucher, frotter énergiquement les bras „jusqu'aux avant-bras d'huile fraiche. L'autre matin à l'examiner, si tu trouves „ses vaisseaux très-secs(??), c'est la preuve qu'elle n'enfantera pas; si tu les „trouves humides de même que la peau de ses membres c'est la preuve de....“

Lign. 11. „Autre preuve.“ — Suit la description avec des détails bien obscènes.

Pag. 2. (Pl. CVII) lign. 1. „Autre épreuve.“ Vers la fin, il s'agit de la couleur de l'oeil que l'auteur de cette partie du papyrus met en rapport avec l'état à examiner de la femme. „Si la couleur de l'un de ses yeux, dit-il, „est comme (celle de la peau) d'un Àmou (Asiatique, c'est-à-dire jaunâtre) „et celle de l'autre comme d'un Nègre, elle n'enfantera pas. Si on les „trouve avoir la même couleur, elle enfantera.“

Lign. 2. „Autre épreuve [de la personne qui] enfantera et qui n'en- „fantera pas.“ Mr. Chabas a parfaitement bien reconnu l'essentiel du prescrit à exécuter dont voici sa traduction avec quelques légers changements et quelques additions de ma part. „Blé et orge que la femme trempe dans son „urine toute la journée, de même [on peut prendre] le blé appelé aur, de „même le šâ.t, dans deux sacs; s'ils germent et poussent là-dedans, elle „enfantera. Si c'est le blé qui germe, ce sera un enfant mâle, si c'est l'orge, „ce sera une femelle, s'ils ne germent pas du tout, elle n'enfantera pas.“

La page se termine par deux recettes dont l'une se rapporte à un mal d'oreille, l'autre aux sti à l'oreille. Pour guérir la première, à laquelle Mr. Chabas veut reconnaître la dureté d'ouïe, l'auteur recommande trois remèdes à appliquer aux oreilles. Pour guérir les sti (Mr. Chabas: les élancements) aux oreilles il ne propose qu'une seule recette.

Une colonne composée de 12 lignes de peu de longueur en écriture hiératique termine le verso et l'ouvrage médical entier. On n'a pas indiqué quel fut le mal ou la maladie que la recette prescrite guérissait, et il n'y a qu'à la dernière ligne une remarque qui nous fait connaître, que la personne atteinte devait s'en servir comme d'un breuvage.

Je ne peux pas terminer mes remarques sur ce papyrus médical sans parler du médicament ḥâq, qui, dans les inscriptions sur pierre et dans les textes écrits sur papyrus, est mentionné bien fréquemment. Il constituait, à en croire les dits textes, une espèce de boisson enivrante dont Mr. Chabas a parfaitement bien reconnu la nature. Le ḥâq nommé dans notre papyrus tantôt seul, tantôt accompagné du mot neẓem, doux, était fabriqué par les anciens Égyptiens de deux espèces de blé, et formait une sorte de bière que non seulement on buvait à profusion, mais qui figure aussi dans les listes des offrandes faites aux divinités du pays et aux personnages défunts. Cependant on n'a pas reconnu sa forme copte qui, selon moi, s'est transmise dans les deux dérivés ϩⲙϫ et ϩⲛ̄ⲕⲉ dont le premier signifie acetum, l'autre zythus, cerevisia. Je n'aurais pas pu déterminer les mot coptes correspondants sans l'aide de la langue démotique qui présente régulièrement la transcription ḥenq ou ḥenqâ, avec une n intercalée, pour la forme antique ḥâq. Le ḥâq du papyrus médical est donc le vinaigre, et le ḥâq neẓem la bière douce, dont on se servait également comme médicament.

Le papyrus médical de Berlin n'est pas du reste le seul monument de l'art thérapeutique qui se soit conservé de l'antiquité égyptienne jusqu'à nos jours. Dans la collection des papyrus hiératiques du Musée de Leide publiés sous les anspices du gouvernement des Pays-Bas par le Dr. Leemans, il se trouve (I, 345) des fragments d'un traité médical qui, par son écriture, rappelle l'âge du papyrus de Berlin. La valeur scientifique des restes du papyrus est inférieure à celle de notre papyrus, les prescrits thérapeutique ne formant qu'une très-faible portion au milieu d'une foule de chapitres pleins du charlatanisme le plus ridicule.

Il en est de même pour quelques textes médicaux de la littératuredémotique dont nous devons la connaissance encore au Dr. Léemans. Ils se trouvent à la suite du grand papyrus à transcriptions grecques du musée de Leide publié sur les planches de la première livraison des „Monumens égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas à Leide.“ Les recettes ou remèdes, également comme dans le papyrus médical de Berlin, y portent le nom de rera.t. Pour donner une épreuve de la manière dont on a fait

les prescrits thérapeutiques dans le papyrus démotique, je fais suivre la traduction de deux morceaux assez complets et assez intelligibles.

XII, V. lign. 1—3. „Remède pour étancher le sang: „L'eau de Ḣe-„mou-ô*) en vinaigre (ḣenq), donne-la à boire à la femme le matin, avant „qu'elle ait mangé, jusqu'à ce qu'il s'arrête.

Le morceau XII, XI. lign. 7—9 contient: „un excellent remède pour „guérir le pied atteint d'une entorse: lave son pied avec de l'eau de melon „(śouba ϩⲟⲟϫⲉ), frotte-la avec force sur son pied."

La plupart des recettes regarde les philtres. C'est ainsi, par exemple, qu'une recette (XVIII, 23) est précédée du titre: „pour donner le coeur „d'une femme vers un homme." Une autre recette (XIII, XIII, 10) est censée „faire la femme aimer son mari", encore une autre, quelques lignes plus loin, „faire la femme aimer le coït." Parmi les médicaments il y a un grand nombre qui ne présentent que les formes démotiques de ceux que nous rencontrons dans le papyrus médical de Berlin. C'est ainsi qu'on y trouve: l'eau, le vin (une fois XII, VII arp as af-helk ⲏⲣⲡ ⲁⲥ ⲉϥϩⲟⲗϭ „vin vieux et doux"), l'huile (n mâà.t „véritable", — n̄ sim „d'herbe", — n koupra „de cyprès"), onguent (skenen, ⲥⲟϭⲛ̄: — n wârt, n̄ ⲟⲩⲏⲣⲧ „de rose", ssen „de lotus"), ḣeuq ou ḣenqâ „le vinaigre", le miel (miel „véritable", miel de Châr ou „de Syrie"), le lait, le sel (ḣmââ), le raisin (on en nomme le suc, les feuilles, le bois, etc.) et une grande foule d'arbres et de plantes ou des portions de plantes que je me dispense d'énumérer. Comme étant du nombre des minéraux j'y ai distingué: nitrum, stibium, magnesia, ferrum et plusieurs autres minéraux. L'urine y joue de même son rôle, non moins le sang de quelques quadrupèdes et d'oiseaux ainsi que d'autres parties du règne animal.

Je dois me borner à ces remarques que je pourrais augmenter par des observations bien intéressantes au sujet des termes techniques, employés dans le papyrus démotique, en comparaison avec ceux du papyrus hiératique de Berlin qui n'en offre que l'antique prototype de formules devenues d'usage dans l'art thérapeutique des anciens Égyptiens.

Le monument le plus moderne de la science thérapeutique des Égyptiens, que je ne veux pas passer sous silence, est contenu dans deux feuilles d'un manuscrit copte publié par Zoëga dans son „Catalogus codicum Copticorum

---

*) C'est sans doute le mot haemos mentionné par Apulejus comme la traduction égyptienne du mot grec bien connu βάτος.

manu scriptorum in Museo Borgiano" sous le numéro CCLXXVIII (pag. 626 et suiv.). Ces feuilles paginées ϲⲙⲁ (241) et ϲⲙⲇ (244) appartenaient à un grand ouvrage perdu, au sujet des maladies du corps humain, écrit en dialecte Sahidique, celui de la Haute-Égypte, et reproduisant indubitablement en langue et en écriture moderne quelque tradition des connaissances thérapeutiques des anciens Égyptiens. Ce qui est en resté, sur les deux feuilles en question, traite diverses formes des exanthèmes. Je regrette que Mr. Chabas, qui sans doute a eu connaissance de ce curieux morceau de la littérature profane des Coptes, n'ait pas tiré profit de ce manuscrit pour son travail sur le papyrus médical de Berlin. Il aurait pu démontrer que l'ancien papyrus de Memphis répète exactement les formules dont s'est servi l'auteur du traité médical copte jusqu'à la présence de prières adressées à la divinité, dont le manuscrit copte n'est pas exempt. Si l'auteur du manuscrit du temps des Ramessides s'adresse à la déesse Isis, au dieu Horus et à d'autres dieux et déesses de la mythologie égyptienne, l'auteur chrétien copte invoque les bons archanges „Oriel, „Gabriel et Raphael" qu'il conjure d'accorder la guérison à l'homme atteint d'une certaine maladie.

Berlin, imprimé chez Unger frères.

PAPYRUS MÉDICAL.



42



